

Clarice Lispector

Un Souffle de vie
(pulsations)



Traduit du portugais (Brésil)
par Jacques et Teresa Thiériot

des femmes
Antoinette Fouque

Un souffle de vie
(pulsations)

Titre original: *Um sopro de vida (pulsações)*
© Ayants droit de Clarice Lispector, 1978

© 1998, *des femmes*-Antoinette Fouque
pour la traduction française
2018, pour la seconde édition.
33-35, rue Jacob, 75006 Paris.
www.desfemmes.fr

ISBN PDF: 9782721008275
ISBN PNB PDF: 978271008299

Diffusion CDE
Distribution SODIS

Clarice Lispector

Un souffle de vie
(pulsations)

Traduit du portugais (Brésil) par
Jacques et Teresa Thiériot

des femmes

Antoinette Fouque

PRÉSENTATION

Pour Clarice Lispector, mon amie, *Un souffle de vie* devait être son livre définitif.

Commencée en 1974 et achevée en 1977, la veille de sa mort, cette œuvre, créée difficilement, a été, comme l'a dit Clarice, « écrite en agonie », car elle est née d'un élan douloureux qu'elle ne pouvait retenir. C'est au cours de la même période qu'elle a écrit *L'Heure de l'étoile*, son dernier livre publié de son vivant.

Durant huit ans, j'ai été aux côtés de Clarice et j'ai accompagné son processus de création. Je notais ses pensées, dactylographiais ses manuscrits et surtout, je partageais ses moments d'inspiration. C'est pourquoi elle et son fils Paulo m'ont confié la tâche de mettre en ordre les manuscrits d'*Un souffle de vie*.

Ce que j'ai fait.

OLGA BORELLI

*Alors l'Éternel Dieu forma l'homme
de la poussière de la terre: il fit pénétrer
dans ses narines un souffle de vie
et l'homme devint un être vivant.*
Genèse, 2:7

*La joie absurde par excellence,
c'est la création.*
NIETZSCHE

*Le rêve est une montagne que la pensée
doit escalader. Il n'y a pas de rêve
sans pensée. Jouer est enseigner des idées.*
ANDRÉA AZULAY

*Il y aura une année où il y aura un mois
où il y aura une semaine où il y aura
un jour où il y aura une heure où il y aura
une minute où il y aura une seconde
et dans la seconde il y aura le non-temps
sacré de la mort transfigurée.*
CLARICE LISPECTOR

(PULSATIONS)

Je veux écrire un mouvement pur

Ceci n'est pas une lamentation, c'est un cri d'oiseau de proie. Un oiseau irisé et inquiet. Le baiser sur le visage mort.

J'écris comme si cela devait permettre de sauver la vie de quelqu'un. Probablement ma propre vie. Vivre est une sorte de folie que commet la mort. Vivent les morts parce que nous vivons en eux.

Soudain les choses n'ont plus besoin d'avoir un sens. Je me satisfais d'être. Tu es? Je suis sûr que oui. Le non-sens des choses me procure un sourire de complaisance. Certainement tout doit être en train d'être ce qui est.

Aujourd'hui est un jour de néant. Aujourd'hui est zéro heure. Existe-t-il par hasard un nombre qui n'est pas nul? Qui est moins que zéro? Qui commence dans ce qui n'a jamais commencé parce que toujours il était? Et était avant toujours? Je me relie à cette absence vitale

et je rajeunis entièrement, à la fois contenu et total. Rond sans début ni fin, je suis le point avant zéro et le point final. Du zéro à l'infini je chemine sans m'arrêter. Mais en même temps tout est tellement fugace. J'ai toujours été et immédiatement je n'étais plus. Le jour court dehors à l'aventure et il y a des abîmes de silence en moi. L'ombre de mon âme est le corps. Le corps est l'ombre de mon âme. Ce livre est l'ombre de moi-même. Je demande la permission de passer. Je me sens coupable quand je ne vous obéis pas. Je suis heureux à contretemps. Malheureux quand tous les autres dansent. On m'a dit que les estropiés jubilent, de même on m'a dit que les aveugles se réjouissent. C'est la compensation des malheureux.

Jamais la vie n'a été aussi actuelle qu'aujourd'hui : un clin d'œil et c'est le futur. Le temps pour moi signifie la désagrégation de la matière. Le pourrissement de ce qui est organique comme si le temps avait une sorte de ver dans un fruit et volait à ce fruit toute sa pulpe. Le temps n'existe pas. Ce que nous appelons temps c'est le mouvement d'évolution des choses, mais le temps en soi n'existe pas. Ou bien il existe, immuable, et en lui nous nous transférons. Le temps passe trop vite et la vie est si courte. Alors – pour ne pas être avalé par la voracité des heures et par les nouveautés qui accélèrent le temps – je cultive un certain ennui. Je savoure ainsi chaque détestable minute. Et je cultive également le silence vide de l'éternité de l'espèce. Je

veux vivre de nombreuses minutes en une seule. Je veux me multiplier pour pouvoir embrasser jusqu'aux aires désertiques qui donnent l'idée de l'immobilité éternelle. Dans l'éternité le temps n'existe pas. Nuit et jour sont contraires parce qu'ils sont le temps et le temps ne se divise pas. Désormais le temps va être toujours actuel. Aujourd'hui c'est aujourd'hui. Je m'étonne, tout en m'en inquiétant, que tant de choses me soient données. Et demain je vais avoir de nouveau un aujourd'hui. Vivre l'aujourd'hui a quelque chose de douloureux et poignant. Le paroxysme de la plus fine et extrême note du violon insistant. Mais il y a l'habitude et l'habitude anesthésie. L'aiguillon de l'abeille du jour florissant d'aujourd'hui. Grâce à Dieu, j'ai de quoi manger. Notre pain de chaque jour.

Je voulais écrire un livre. Mais où sont les mots ? Leurs sens se sont épuisés. Tels des sourds-muets, nous communiquons avec les mains. Je voulais que l'on me permît d'écrire au son harpé et agreste la ferraille de la parole. Et me dispenser d'être discursif. Ainsi : pollution.

J'écris ou je n'écris pas ?

Savoir se désister. Abandonner ou ne pas abandonner – voilà la question que souvent se pose un joueur. L'art d'abandonner n'est enseigné à personne. J'ai connu à maintes reprises cette situation angoissante où je dois décider s'il y a un sens quelconque à continuer de jouer. Serai-je capable d'abandonner noblement ? Ou bien fais-je partie de ceux qui continuent obstinément

d'attendre qu'il arrive quelque chose? Comme, disons, rien moins que la fin du monde? Ou quoi que ce soit, par exemple ma mort subite, hypothèse qui rendrait superflu mon désistement?

Je ne veux pas parier sur une course avec moi-même. Un fait. Qu'est-ce qui devient un fait? Dois-je m'intéresser à l'événement? Est-il possible que je descende jusqu'au point de remplir les pages avec des informations sur les « faits »? Dois-je imaginer une histoire ou donner libre cours à l'inspiration chaotique? Tant et tant de fausse inspiration. Et que se passe-t-il quand vient la véritable si je n'en prends pas connaissance? Est-ce trop horrible de vouloir s'approcher en soi-même du moi limpide? Oui, et c'est quand le moi se met à ne plus exister – à ne plus rien revendiquer, se met à faire partie de l'arbre de la vie – c'est pour cela que je lutte, c'est ce que je veux atteindre. S'oublier soi-même et cependant vivre très intensément.

J'ai peur d'écrire. C'est si dangereux. Qui l'a tenté le sait bien. Danger de toucher à ce qui est occulte – et le monde n'est pas à la surface, il est caché dans ses racines immergées dans les profondeurs de la mer. Pour écrire, je dois me placer dans le vide. C'est dans ce vide que j'existe intuitivement. Mais c'est un vide terriblement dangereux: dont j'exprime du sang. Je suis un écrivain qui a peur du piège des mots: les mots que je dis en cachent d'autres – quels mots? Peut-être les dirai-je. Écrire est une pierre lancée dans un puits profond.

Méditation légère et tendre sur le néant. J'écris presque totalement libéré de mon corps. C'est comme si je léviciais. Mon esprit est vide à force de bonheur. J'ai une liberté intime qui ne se compare qu'à une chevauchée sans destinée à travers champs. Je suis libre de toute destinée. Ma destinée sera-t-elle atteindre la liberté? Il n'y a pas une ride dans mon esprit qui s'épand en écumes légères. Je ne suis plus pourchassé. Et cela, c'est la grâce.

J'écoute de la musique. Debussy met en œuvre les écumes de la mer qui meurent sur le sable, dans le flux et le reflux. Bach est mathématique. Mozart est le divin impersonnel. Chopin raconte sa vie la plus intime. Schönberg, grâce à son moi, atteint le moi classique de tout le monde. Beethoven est l'émulsion humaine dans la tempête à la recherche du divin qu'elle ne trouvera que dans la mort. Quant à moi, qui ne demande pas de musique, je parviens seulement au seuil de la parole nouvelle. Sans courage de l'exposer. Mon vocabulaire est triste et parfois wagnériano-polyphonico-paranoïaque. J'écris une langue très simple et très dépouillée. Qui par conséquent blesse. Je suis un paysage gris et bleu. Je m'élève sur la source asséchée et sur la lumière froide.

Je veux une écriture incongrue et structurée comme le résultat d'équerres, compas et angles aigus d'un étroit triangle énigmatique.

«Écrire» existe-t-il par soi-même? Non. C'est seulement le reflet d'une chose qui questionne. Je travaille

avec l'inattendu. J'écris comme j'écris sans savoir ni comment ni pourquoi – c'est par une fatalité de voix. Mon timbre c'est moi. Écrire est une investigation. C'est bien cela?

Suis-je en train de me trahir? De dévier le cours d'un fleuve? Je dois avoir confiance en ce fleuve abondant. Sinon est-il possible que je barre le cours d'un fleuve? J'essaie d'ouvrir les vannes, je veux voir l'eau jaillir avec force. Je veux que chaque phrase de ce livre soit un paroxysme.

Je dois être patient car les fruits seront surprenants.

C'est un livre silencieux. Et il parle, parle tout bas.

C'est un livre de fraîche date – tout juste sorti du néant. Il est joué au piano délicatement et résolument et toutes ses notes sont limpides et parfaites, chacune bien distincte des autres. Ce livre est un pigeon voyageur. Je l'écris pour rien et pour personne. Si quelqu'un me lit, ce sera pour son propre compte et à ses risques. Je ne fais pas de littérature : simplement je vis au fil du temps. Le résultat fatal de ce fait que je vis est l'acte d'écrire. Il y a des années et des années que je me suis perdu de vue et c'est pourquoi j'hésite à chercher à me rencontrer. J'ai peur de commencer. Exister me donne parfois une sorte de tachycardie. J'ai tellement peur d'être moi. Je suis si dangereux. On m'a donné un nom et on m'a aliéné de moi.

Je sens que je n'écris pas encore. Je pressens et je veux un langage plus fantaisiste, plus exact, avec davantage d'élan, qui fasse des spirales en l'air.

Chaque nouveau livre est un voyage. Sauf que c'est un voyage les yeux bandés sur des mers jamais révélées auparavant – le bâillon sur les yeux, la terreur de l'obscurité est totale. Quand je sens une inspiration, je meurs de peur parce que je sais que de nouveau je vais voyager et seul dans un monde qui me rejette. Mais ce n'est pas la faute de mes personnages et je les traite le mieux possible. Ils viennent de nulle part. Ils sont l'inspiration. Inspiration ne signifie pas folie. C'est Dieu. Mon problème, c'est la peur de devenir fou. Je dois me contrôler. Il existe des lois qui régissent la communication. L'impersonnalité est une condition. La séparabilité et l'ignorance sont le péché dans un sens général. Et la folie est la tentation d'être totalement le pouvoir. Mes limitations sont la matière première qu'on doit travailler tant qu'on n'atteint pas son objectif.

Je vis écorché, et c'est pourquoi j'essaie tellement de donner une peau épaisse à mes personnages. Oui mais voilà : je ne supporte pas et je les fais pleurer pour un rien.

Racines mouvantes qui ne sont pas plantées ou la racine d'une dent ? Car de plus je lâche mes amarres : je tue ce qui me perturbe et le bon et le mauvais me perturbent, et je vais définitivement à la rencontre d'un monde qui est en moi, moi qui écris pour me libérer de la charge difficile pour une personne d'être elle-même.

Dans chaque mot bat un cœur. Écrire est une sorte de recherche de l'intime véracité de la vie. Vie qui me

perturbe et fait trembler mon propre cœur qui souffre l'incalculable douleur apparemment nécessaire à ma maturation – maturation ? Jusqu'à présent j'ai vécu sans elle !

Voilà. Mais il semble qu'est arrivé le moment d'accepter pleinement la vie mystérieuse de ceux qui un jour vont mourir. Je dois commencer par m'accepter et ne pas sentir l'horreur punitive qui me saisit chaque fois que je tombe, car lorsque je tombe, la race humaine en moi tombe également. M'accepter pleinement ? C'est faire violence à ma vie. Chaque changement, chaque nouveau projet provoque un effroi : mon cœur est effrayé. C'est pourquoi toute ma parole a un cœur où circule du sang.

Tout ce que j'écris ici est forgé dans mon silence et dans la pénombre. Je vois peu, je n'entends presque rien. Je plonge enfin en moi jusqu'au berceau de l'esprit qui m'habite. Ma source est obscure. J'écris parce que je ne sais que faire de moi. C'est-à-dire : je ne sais que faire de mon esprit. Le corps donne beaucoup d'informations. Mais je ne connais pas les lois de l'esprit : il erre. Ma pensée, avec l'énonciation des mots qui surgissent mentalement, sans que je parle ou écrive ensuite – cette pensée à moi, faite de mots, est précédée par une vision instantanée, sans mots, de cette pensée – parole qui suivra, presque immédiatement – écart spatial de moins d'un millimètre. Avant de penser, donc, j'ai déjà pensé. Je suppose que le compositeur d'une symphonie

a seulement « la pensée avant la pensée », que ce qui se voit dans cette rapidissime idée muette est un peu plus qu'une atmosphère ? Non. À vrai dire c'est une atmosphère qui, déjà colorée avec le symbole, me fait sentir l'air de l'atmosphère d'où vient tout. La pré-pensée est en noir et blanc. La pensée avec des mots a d'autres couleurs. La pré-pensée est le pré-instant. La pré-pensée est le passé immédiat de l'instant. Penser est la concrétisation, matérialisation de ce qui a été pré-pensé. À vrai dire, la pré-pensée est ce qui nous guide, car elle est intimement liée à ma muette inconscience. La pré-pensée n'est pas rationnelle. Elle est presque vierge.

Parfois la sensation de pré-penser est angoissante : c'est la tortueuse création qui se débat dans les ténèbres et qui ne se libère qu'après avoir pensé – avec des mots.

Vous m'obligez à faire un effort terrible d'écrire ; voyons, je vous en prie, mon cher, laissez-moi passer. Je suis sérieux et honnête et si je ne dis pas la vérité, c'est parce qu'elle est interdite. Je n'applique pas l'interdit mais je le libère. Les choses obéissent au souffle vital. On naît pour « jouir de ». Et « jouir de » c'est déjà naître. Fœtus, nous jouissons du confort total du ventre maternel. Quant à moi, je ne sais rien. Ce que j'ai m'entre dans la peau et me fait agir sensuellement. Je veux la vérité qui ne m'est donnée que grâce à son opposé, à son invérité. Et je ne supporte pas le quotidien. Voilà sans doute pourquoi j'écris. Ma vie est un seul et unique jour. Et c'est ainsi que le passé

m'est présent et futur. Tout dans un seul vertige. Et la douceur est telle que la moindre démangeaison à l'âme est insupportable. Vivre est magique et totalement inexplicable. Je comprends mieux la mort. Être quotidien est un vice. Qu'est-ce donc que je suis? Je suis une pensée. Ai-je en moi le souffle? Moi? Mais qui est celui qui l'a? Qui est celui qui parle pour moi? Ai-je un corps et un esprit? Suis-je un je? «C'est exactement cela, vous êtes un je», me répond le monde terriblement. Et j'en suis horrifié. Dieu ne doit jamais être pensé, sinon Il s'enfuit ou bien je m'enfuis. Dieu doit être ignoré et ressenti. Alors Il agit. Je me demande: pourquoi Dieu demande-t-Il tellement que nous L'aimions? Réponse possible: parce que ainsi nous nous aimons nous-mêmes et, nous aimant, nous nous pardonnons. Ah, comme nous avons besoin de pardon! Car la vie en soi est entremêlée d'erreur.

Le résultat de tout cela est que je vais devoir créer un personnage – à peu près comme le font les romanciers, et me servir de cette création pour connaître. Parce que moi, seul, je n'y parviens pas: la solitude, la même qui existe en tout un chacun, me fait inventer. Existe-t-il un autre mode de salut? À part celui de créer ses propres réalités? À cet effet, j'ai la force nécessaire, comme tout le monde – vrai ou faux: ne finissons-nous pas par créer une réalité fragile et folle qui est la civilisation? Cette civilisation tout au plus guidée par le rêve. Chacune de mes inventions retentit pour

BIBLIOGRAPHIE

Les Éditions Triptyque (Montréal)

Claire Varin, *Clarice Lispector, Rencontres brésiliennes*, 2007
(première édition : Laval, Éd. Trois, 1987)

Payot & Rivages

Le Seul Moyen de vivre, Lettres, 2008

ET AUSSI

des femmes-Antoinette Fouque

Benjamin Moser, *Pourquoi ce monde, Clarice Lispector, une biographie*, 2012

Chroniques,

Édition complète sous la direction de
Benjamin Moser, 2019

Collection « La Bibliothèque des voix »

La Passion selon G. H., lu par Anouk Aimée, 1983
Liens de famille, lu par Chiara Mastroianni, 1989
L'Imitation de la rose, lu par Hélène Fillières, 2008
Amour et autres nouvelles, lu par Fanny Ardant, 2015
L'Heure de l'étoile, lu par Sterenn Guirriec, 2020

UN SOUFFLE DE VIE _____

Livre posthume, livre-testament certes, *Un souffle de vie* est aussi un contrepoint fulgurant à tout ce que Clarice Lispector a publié de son vivant.

Si les chroniques de *La Découverte du monde* révélaient certains de ses processus de création, ici ce sont des matériaux presque bruts, analogues aux « fusées » baudelairiennes, qui irradient toutes les questions angoissées que s'est toujours posées Clarice face à Dieu, au temps, au monde et à son histoire, aux êtres vivants ou inanimés.

Même si elle n'est pas saisie consciemment, l'approche de la mort aiguise ces interrogations : comment finalement résoudre l'énigme de toute création ? Qu'est-ce que la mort ? Imaginant un dialogue entre un auteur et la femme-personnage à qui il donne « un souffle de vie », Clarice, entre ces deux miroirs, se dédouble à l'infini et, une dernière fois et à jamais, nous éblouit par tous les éclats de son écriture et finalement nous propose le mot « vie » comme réponse à nos propres questions.

Jacques et Teresa Thiériot

Clarice Lispector (1920-1977) publie son premier roman *Près du cœur sauvage* alors qu'elle n'a que vingt-trois ans. La critique salue la naissance d'une grande écrivaine. Son œuvre, publiée presque entièrement en France par les éditions *des femmes*-Antoinette Fouque, est composée de fictions, de nouvelles, de chroniques, de contes et de correspondances qui font entendre une voix unique que cerne une écriture d'une précision implacable.